

ne puisse guères s'analyser grammaticalement dans ce sens, elle veut dire succès à la prochaine tentative ! Gloire à Dieu au plus des cieus et paix aux hommes de bonne volonté ! Tel devait être le premier message transmis d'un monde à l'autre. En attendant, l'Angleterre fait tout pour assurer cette paix, et ses concessions à nos turbulents voisins ont été le thème du journalisme continental pendant plus d'un mois. Le Times va jusqu'à vouloir leur abandonner Cuba, autant par mauvaise humeur contre l'Espagne, qui n'a pas voulu comprendre pourquoi il y aurait un poids et une mesure pour elle et un autre poids et une autre mesure pour le Brother Jonathan dans la question de l'esclavage. Ce journal voit de plus dans le rapprochement opéré entre l'Espagne et la France, et l'ascendant que cette dernière puissance prend sur le continent, un avant-coureur d'une grande guerre entre les races latine et anglo-saxonne. Mais l'état de l'Europe dans ce moment, ne confirme point les sinistres et belliqueuses prédictions du journal que l'on se plaît à appeler le *Thunderer*, et qui paraît vouloir confirmer cette réputation en devenant un *foudre de guerre*. . . . de papier !

Voici comment M. Gaillardet analyse la situation, dans sa dernière correspondance au *Courrier des Etats-Unis* : " Le vent qui était naguères à l'orage est décidément revenu au calme dans les hautes sphères politiques. L'esprit de conciliation a succédé à l'esprit de discorde, dont l'Europe entière semblait animée ; et la conférence de Paris a réussi, dit-on, à s'entendre sur un plan d'organisation des provinces Roumaines qui satisfera tout le monde moins les Roumains. Ce plan consistera à créer un comité central, éla par les divans moldo-valaques, qui reliera ces divans entr'eux, les dominera au besoin, ainsi que les deux hospodars et donnera aux principautés une sorte d'unité administrative à défaut d'union politique. Ce sera un acheminement et comme une initiation à cette dernière. Cette transaction a été proposée par Lord Cowley, et acceptée avec quelques modifications, exigées par le cabinet des Tuileries. L'Autriche n'y a adhéré qu'à son corps défendant et parcequ'elle a eu la main forcée par l'Angleterre et par la Turquie elle-même, qui ont reculé devant une rupture avec la France. Leurs conseils ont été fortement appuyés par le roi des Belges, qui sentait qu'en cas de conflagration générale, son royaume pourrait bien être le terrain et l'enjeu de la lutte. Il a donc usé de ses doubles liens de parenté avec les cours d'Autriche et d'Angleterre, pour leur recommander la modération. Enfin, une nouvelle certaine maintenant et qui mettra le sceau à la réconciliation générale, c'est l'acceptation par la reine Victoria de l'invitation qui lui a été transmise par le maréchal Pélissier, d'assister aux fêtes d'inauguration du bassin de Cherbourg. La reine d'Angleterre irait de là à Cologne, où elle doit rencontrer sa fille, mariée au prince de Prusse, avec laquelle elle le remettrait le Rhin jusqu'à Coblenz. Sa présence à Cherbourg rassurera nos voisins et les convaincra du caractère purement défensif de travaux dans lesquels ils ont cru voir des préparatifs d'invasion. Les fêtes de Cherbourg deviendraient même un véritable congrès de la paix, s'il est vrai qu'en outre de la reine Victoria et de l'escadrière anglaise qui l'accompagnera, elles doivent réunir l'archiduc Maximilien d'Autriche, le prince Adalbert de Prusse et une flotte russe."

Les journaux français, de menaçans qu'ils étaient, sont devenus d'une gracieuseté toute charmante ; mais le *Times* ne se rend pas à ces bons procédés et il garde une attitude que l'éditeur du *Montreal Gazette*, M. Chamberlin, maintenant à Londres, appelle celle d'un *very Bulish John Bull*. L'invitation à visiter Cherbourg lui paraît une singulière politesse, et il insiste à ce qu'au moins la reine à son retour, après avoir mis la flotte anglaise de la Manche sur le pied de guerre, après avoir réuni tout ce qu'elle pourra de troupes et de milice, invite l'empereur à venir contempler chez elle des préparatifs belliqueux, au moins égaux à ceux de la France.

Les affaires de l'Inde ne se sont pas améliorées, l'agitation régné dans plusieurs présidences et, après la révolte des cipaies, on redoute dans plusieurs quartiers une véritable insurrection des populations. Le bon génie de l'Angleterre a voulu cependant que l'une de ces épreuves suivit l'autre ; réunies, elles eussent été presque impossibles à surmonter.

Quelque rassurante d'ailleurs que soit aujourd'hui la physionomie de l'Europe, on ne saurait se dissimuler que la prédiction du *Times*, au sujet d'une conflagration universelle, a une certaine raison d'être dans l'état de susceptibilité réciproque des deux nations depuis la guerre de Crimée.

On ne saurait dire que l'opinion publique dans les deux pays soit à la guerre ; mais il y a comme un pressentiment persistant d'une lutte prochaine, qui suffira peut-être pour la faire éclater, d'après l'adage populaire (le savant Humboldt dit qu'il ne faut en mépriser aucun,) *qu'il suffit de penser à une chose pour qu'elle arrive*.

M. Saint-Marc-Girardin, dans un article sur Jean Jacques Rousseau et M. de Malesherbes, donnait dernièrement dans la *Revue des Deux-Mondes*, un exemple d'une prédiction politique qu'il faisait suivre de réflexions dont la place se trouve ici :

" M. de Malesherbes prévoyait la révolution et voulait que le roi la prévint par une réforme décisive dans le gouvernement. Je lis dans un mémoire adressé au roi en 1787, au moment où commençait entre le roi et le parlement une lutte qui finit par la révolution de 89, je lis quelques paroles vraiment prophétiques : " La résistance opposée aujourd'hui dit M. de Malesherbes, à l'enrégistement des édits est d'un genre absolument différent de toutes les affaires qu'on a eu à traiter avec les parlements depuis la mort de Louis XIV ; dans toutes les autres, c'était le parlement qui échauffait le public ; ici c'est le public qui échauffe le parlement. . . . Il n'est pas question d'apaiser une crise momentanée, mais d'éteindre une étincelle qui peut produire un grand incendie. Le roi trouvera peut-être que je me sers ici de ces grandes expressions, si souvent

employées dans les remontrances des cours, qu'elles ne font plus aucune impression ; mais je le supplie de ne point regarder les termes dont je me sers comme une exagération : je ne me mets en, avant pour lui dire de tristes vérités, que parceque je vois un danger imminent dans la situation des affaires, que parceque je vois un orage, qu'un jour la toute puissance royale ne pourra calmer, et parceque, des fautes de négligence ou de lenteur, qui ne seraient regardées que comme des fautes légères dans d'autres circonstances, peuvent être aujourd'hui des fautes irréparables, qui répandront l'amertume sur toute la vie du roi, et précipiteront son royaume dans des troubles dont personne ne peut prévoir la fin. . . . On dira que le danger que j'annonce ne peut pas être prochain. Celui qui l'assurerait me paraîtrait bien téméraire. Quoiqu'il en soit, ce pourr ait être une consolation pour un homme de mon âge ; mais non pour le roi."

" Qu'est-ce que la prophétie en politique, continue M. Saint-Marc Girardin, si ces paroles n'en sont pas une ? En politique malheureusement la difficulté n'est pas d'avoir des prophètes, c'est d'y croire à temps, pas plus tôt qu'il ne faut, ce qui serait appliquer le remède avant le mal, pas plus tard, ce qui serait l'appliquer après. Tout se prévoit et tout se prédit. Je ne connais pas un grand événement qui n'ait eu mille et un prophètes. La révolution de 1848 et le coup d'état du 2 décembre 1851 avaient été souvent prédits. Rien n'est donc si ordinaire en ce monde que les prophéties. Je ne veux pas tomber dans la banalité, mais je dirais volontiers qu'il n'y a de prophéties que celles qui s'accomplissent à courte échéance : ce sont celles-là seulement qu'il eût fallu croire ; les autres courent les rues et j'en fais fi. La sagesse humaine en effet n'est pas si courte qu'elle en a l'air ; elle prévoit et prédit beaucoup. Ce qui la trompe et ce qui la rend inutile, c'est l'ignorance des moments. En 1787 Malesherbes avait cette connaissance des moments et c'est là ce qui fait une prophétie de ses paroles.

Au Temple, en 1793, c'est-à-dire six ans après, Louis XVI repassant dans sa pensée les événements de son règne, le souvenir de ce mémoire de M. de Malesherbes lui revint à l'esprit, et comme le noble vieillard s'était fait déjà son avocat, et venait tous les matins conférer avec lui, il lui parla de ce mémoire et lui témoigna le désir de le relire. M. de Malesherbes apporta ce mémoire au roi, qui le lut et quand le lendemain, M. de Malesherbes revint au Temple, le roi le contempla pendant quelque temps avec attendrissement sans lui rien dire, ferma la porte du cabinet où il le recevait, et se jeta dans ses bras en le mouillant de ses larmes."

Comme nous l'avions prévu (nous ne faisons pas de l'astrologie judiciaire ni de la nécromancie politique ; chez nous ces paroles n'ont donc rien de sinistre), comme nous l'avions prévu, la St. Jean Baptiste a été fêtée cette année avec une pompe extraordinaire, et ce qui nous a le plus charmé dans cette fête, c'est la spontanéité et l'universalité de sa célébration sur tous les points du Canada, ou plutôt de l'Amérique. En effet, à Toronto, à Sandwiche, à Ottawa, dans le Haut-Canada, à Farnham et à Sherbrooke, dans les cantons de l'Est, à New-York, et en plusieurs autres villes des Etats-Unis, on a rivalisé de zèle avec les citoyens de Québec, de Montréal, des Trois-Rivières, de St. Hyacinthe et de Sorel. Nous disions l'autre jour que la St. Jean était presque aussi une fête nationale dans la vieille France, et comme si on nous eût entendu de l'autre côté de l'océan, voilà que l'*Illustration* publie une gravure représentant la célébration de la St. Jean à Valréas, dans le département de Vancluse.

L'on fait une procession dans laquelle figure un petit enfant costumé comme le petit St. Jean de M. Chalfoux, qui a oublié de prendre un brevet d'invention pour son excellente idée. A ce sujet l'*Illustration* remarque qu'en France, sur trois hommes, il y en a un qui s'appelle Jean-Baptiste. Bientôt aussi il y aura des Jean-Baptiste sur tout le continent de l'Amérique. Ne sont-ce pas des Canadiens qui viennent de découvrir, et qui, les premiers, ont commencé à exploiter les mines d'or de la rivière Frazer et de la rivière Thompson, à l'extrémité de ces pays d'en haut, que nos gens ont parcouru dans toutes les directions depuis plus d'un siècle ? Cette découverte inattendue de l'or sur le territoire britannique est une des grandes nouvelles du monde. En Angleterre le parlement, la presse et le gouvernement s'en sont préoccupés beaucoup plus vivement que nous ne l'avons fait ici. Déjà l'on est en voie d'organiser la côte du Pacifique en colonie, sous le nom de *Nouvelle Calédonie*, et Sir Allan McNab serait le gouverneur de cette nouvelle et lointaine possession, qui sera peut-être dans quelques années, plus importante que toutes nos provinces. Elle a pour elle l'attraction la plus puissante de toutes dans notre siècle : le métal dont l'influence agit sur l'esprit comme l'aimant sur l'acier. Cette fureur d'acquies est signalée par tous les écrivains du jour, la question d'argent est, sous un titre ou sous un autre, le thème de tout ce qui se fait de drames ou de romans. Ceci nous remet en mémoire un mot très piquant de Lord Erskine. Un marchand lui disait un jour : *J'espère mourir riche de cinquante mille louis* !—Certes, dit-il, voilà un joli petit capital pour commencer l'autre vie.

Disons, en terminant, quelques mots d'une noble et sainte personne qui s'est amassé un meilleur trésor. Les journaux nous apprennent la mort bien prématurée de Mlle Léocadie Bourgeois, fondatrice du couvent de St. Grégoire et du nouvel ordre enseignant des Sœurs de l'Assomption. Mlle Bourgeois, qui portait un nom déjà illustre dans notre histoire, au même titre, était née le 19 juin 1831. Elle n'avait donc que 27 ans. Le couvent qu'elle a fondé possède déjà 8 religieuses et 200 élèves. *L'Ère Nouvelle*, en annonçant sa mort, fait les réflexions suivantes : " Comment ! nous avons des lauriers pour le soldat qui tombe sur le champ de bataille, et nous n'aurions pas de couronne pour la vierge qui se dévoue jusqu'à mourir ! Est-ce qu'il est plus dur pour le vigoureux milita re de finir par le fer ennemi qu'à la faible sœur de se consumer par un long